



Réception d'Amélie Nothomb

DISCOURS D'AMELIE NOTHOMB
À LA SEANCE PUBLIQUE DU 19 DECEMBRE 2015

Merci pour cet éloge magnifique. J'avais déjà un trac monstre, ces mots trop beaux n'ont rien arrangé. Quand je les écoutais, une part de mon esprit pensait : « Mais de qui parle-t-il ? Qui est cette personne ? Pourvu qu'elle soit là, sinon, elle passe à côté de quelque chose. » Il y a une vingtaine d'années, une marque de couteaux belges avait ce slogan : « les couteaux Machin ne s'usent que si l'on ne s'en sert pas. » Il serait dommage que d'aussi admirables compliments s'usent, je vais donc essayer de m'en servir, peut-être en tentant de les mériter. Vaste programme.

Quand un problème me tombe dessus, ma stratégie consiste toujours à chercher, dans mon actualité immédiate, un autre problème encore plus grand. C'est un procédé très efficace qui entraîne aussitôt cet allègement paradoxal : « De quoi te plains-tu ? Ta vie est de toute façon insurmontable, alors, un peu plus ou un peu moins ! » J'ai baptisé ce stratagème le « Au point où on en est ».

L'Académie royale de Belgique, avec son humour légendaire, m'a apporté à la fois le problème et l'autre problème encore beaucoup plus écrasant. Entrer à l'Académie royale de langue et de littérature françaises est certes démesuré pour moi, mais y entrer pour prétendre succéder à Simon Leys est carrément impossible. Face à une situation aussi démentielle, je peux donc mettre en place le stratagème « Au point où on en est » et me sentir paradoxalement allégée, à l'unique condition qu'une chose soit claire : je m'assiérai avec fierté et émotion au fauteuil de Simon Leys mais je ne lui succède pas. Indépendamment de toute

humilité, si je ne lui succède pas, c'est d'abord parce que je ne le tiens pas pour défunt. Je n'ai même pas besoin de relire Simon Leys pour savoir qu'il n'est pas mort. Il me suffit d'écrire pour savoir qu'il est vivant.

Comprenons-nous : pas un instant je ne sous-entends que ma plume ait le moindre rapport avec celle de Simon Leys. C'est une longue histoire, je vais tenter de vous la raconter.

De l'âge de cinq ans à l'âge de huit ans, j'ai vécu à Pékin où mon père était diplomate. C'était les dernières années de règne de Mao, plus précisément de l'odieuse Bande des quatre, époque abominable s'il en fut. Un jour, mon père est revenu à la maison en compagnie d'un monsieur qu'il a présenté à mon frère, ma sœur et moi avec vénération : « Simon Leys est un écrivain. »

J'avais sept ans et je n'avais jamais rencontré d'écrivain. Je lisais déjà des livres et j'avais remarqué la présence du nom de l'auteur sur la couverture ; cela ne m'avait pas autrement intriguée. Si l'on m'avait demandé à quoi correspondait ce détail de la couverture, j'aurais sans doute répondu que cela faisait partie de la fiction qui m'était proposée. Un écrivain, cela ne pouvait pas vraiment exister.

En nous présentant Simon Leys, mon père apporta ce démenti, cette révélation : non seulement un écrivain était quelqu'un qui existait en vrai, mais c'était quelqu'un qui existait plus que les autres. Jamais je n'avais entendu tant d'admiration dans la voix paternelle qu'au moment où il prononça cette phrase : « Simon Leys est un écrivain. » J'en conclus que les écrivains étaient des gens qui méritaient une vénération sans équivalent.

Les choses en restèrent là. Je pense n'avoir rien dit d'autre que « Bonjour monsieur ». Je me rappelle que Simon Leys me faisait peur, peut-être parce qu'il portait une barbe, ce qui à l'époque me terrifiait.

Bref, ceux qui en concluraient que dès l'âge de sept ans, je voulais devenir écrivain pour bénéficier un jour de l'admiration de mon père en seraient pour leurs frais : au contraire, ma conclusion instinctive fut que jamais je ne pourrais entrer dans le temple dont ce personnage était le prêtre, et pas uniquement parce que je ne serais jamais barbue.

Beaucoup d'années plus tard, à l'âge de 22 ans, alors que je vivais au Japon, je fis un séjour à Shioya, non loin de Kyoto, chez Hubert Durt qui est à la japonologie ce que Simon Leys est à la sinologie. Dans la chambre que Durt me

laissait occuper, il y avait une bibliothèque dans laquelle figuraient les livres de Simon Leys. Au hasard, je saisis *La Forêt en feu* et je l'ouvris. Ce fut un coup de foudre littéraire d'une intensité rare.

Entre mes 7 et mes 22 ans, j'avais beaucoup entendu parler de l'œuvre de Simon Leys, bien sûr. Il était le premier à avoir osé dénoncer les atrocités du maoïsme, à une époque où ne pas chanter les louanges du Grand Timonnier relevait de la bavure idéologique. J'estimais donc déjà considérablement Simon Leys pour son courage politique. Mais il me fallut le lire pour comprendre à quel point la toute première chose que mon père m'avait dite à son sujet était vraie : Simon Leys était un écrivain.

Comme chacun sait, on peut écrire des livres, et même des livres nécessaires, sans être écrivain. Comment se fait-il qu'en lisant certains textes, on sent aussitôt qu'on a affaire à un écrivain digne de ce nom ? Parce que c'est bien écrit ? C'est plus compliqué que cela. Évidemment, Simon Leys écrivait admirablement. Et pourtant ce qui fait de lui non seulement un écrivain, mais un très grand écrivain, est plus mystérieux que cela. Ce qui fait qu'un texte est beau, ce n'est pas tant qu'il soit bien écrit, c'est qu'il soit habité.

L'œuvre de Simon Leys est prodigieusement habitée. On sent que pour lui, écrire était une question de vie ou de mort. Pour dire les choses encore plus concrètement, on sent que s'il n'avait pas pu écrire, il serait mort d'indignation. Cet homme qui aimait la Chine d'un amour si profond et qui la vit à ce point ravagée par une dictature monstrueuse serait mort de colère s'il n'avait pas pu écrire.

Cet honnête homme — j'emploie ce mot au sens qu'il revêtait naguère — qui aimait si profondément l'intelligence se serait étouffé de fureur s'il n'avait pas hurlé contre l'aveuglement volontaire de l'intelligentsia européenne face aux crimes du maoïsme.

Tout cela est vrai, et s'il n'y avait eu que cela, il y aurait déjà eu de quoi vénérer Simon Leys. Mais Simon Leys, c'est encore beaucoup plus que cela. Revenons-en, si vous le voulez bien, à ma découverte émerveillée de *La Forêt en feu*, à l'âge de 22 ans. Judicieux hasard qui m'avait poussée à commencer par un livre qui n'était pas son premier et qui, à ma surprise, ne parlait pas directement de la dénonciation du maoïsme. Il débutait par un petit traité de poésie et de peinture

chinoise, dont la beauté n'avait d'égale que la lumineuse intelligence. Jamais je n'avais lu de considérations esthétiques aussi limpides. L'indignation politique arrivait dans les chapitres suivants, et elle n'en était que plus percutante : Simon Leys faisait aimer la forêt d'amour fou avant de raconter son incendie.

Quand j'eus achevé cette lecture, je sus qu'il me faudrait lire tous les livres de Leys. Et s'il le fallait et s'il le faut et faudra toujours, ce n'est pas seulement parce que c'est indispensable, mais plus encore parce que c'est un plaisir.

Un plaisir, oui. La littérature obéit à des lois obscures qui l'apparentent à la mystique. Quand un texte atteint un certain degré d'excellence, quelle que soit la gravité de son sujet, sa lecture provoque un plaisir considérable. J'y vois une application du concept mystique de la grâce concomitante : quand un acte même terrible obéit à la plus haute inspiration, il sera accompli dans la plus extrême jouissance.

Je ne sais pas si Simon Leys éprouvait du plaisir à écrire. Vu le plaisir que j'ai toujours éprouvé à le lire, j'ai recommandé son œuvre plus qu'à mon tour. La plupart des gens étaient déjà conquis, bien sûr, mais j'ai quand même eu droit à des réactions sidérantes : « Moi, vous savez, la Chine... » À supposer qu'il soit possible de ne pas s'intéresser du tout au sixième de l'espèce humaine, comment ne pas voir que le devenir des cinq autres sixièmes de cette espèce est intimement lié et souvent devancé par l'expérience chinoise ? Autre réaction : « le maoïsme, c'est fini. » Mais oui, bien sûr, oublions vite cette petite péripétie de l'Histoire ! Comme si tout ce qui continue de se passer en Chine aujourd'hui n'était pas la conséquence directe de cette blessure peut-être inguérissable.

Et puis, Simon Leys n'écrivait pas que sur la Chine (ce « que » a quelque chose de choquant, n'est-ce pas ?). Quand on se passionne pour la Chine, cela signifie forcément que l'on se passionne pour la littérature, pour la peinture et pour l'intelligence. Et en effet Simon Leys écrivait sur l'art avec art, sur l'intelligence avec intelligence. Il semblait avoir choisi pour devise littéraire cette phrase de Victor Hugo : « Quand on n'est pas intelligible, on n'est pas intelligent. » C'est l'une des caractéristiques les plus frappantes de l'œuvre de Simon Leys : son exceptionnelle limpidité. Elle exprime tant un choix esthétique qu'un salubre refus des élucubrations obscures qui ont accouché de livres indigestes et d'idéologies monstrueuses. On sent que chez Leys, cette clarté

relevait d'une très haute exigence morale : à ses yeux, un écrivain pas clair n'était pas seulement un mauvais écrivain mais une mauvaise personne.

Comme toutes les grandes œuvres, celle de Simon Leys est éternelle. Qu'est-ce que cela veut dire, une œuvre éternelle ? Cela signifie qu'elle demeure toujours d'actualité. Prenons un exemple. À ceux qui prétendaient qu'on ne pouvait pas condamner les crimes de Mao parce qu'ils relevaient de la culture chinoise, Leys rétorquait qu'à ce compte-là il ne fallait pas médire du nazisme qui aurait peut-être été une façon allemande de passer le temps. Cette réponse géniale reste hélas d'utilité publique, quand on entend déclarer qu'il ne faut pas critiquer Vladimir Poutine parce que sa politique exprime l'âme russe.

L'œuvre de Simon Leys est éternelle parce qu'il faudra toujours que l'intelligence et l'honnêteté protègent de la bêtise criminelle. Elle est éternelle parce qu'elle est belle et parce qu'elle parle de la beauté avec une lucidité terrible. Je pense à ce texte de Leys qui se passe dans un pub, je ne sais plus si c'est en Irlande du Nord ou en Nouvelle-Zélande, et cela n'a aucune importance parce que c'est partout pareil : dans ce pub, donc, on boit de la bière, on est avachi, on cause, et la radio diffuse en bruit de fond de la musique ou plutôt ce que Simon Leys appelle de la muzak, on comprend bien de quoi il parle, le top cinquante, de la variété d'ascenseur. Et soudain, peut-être par erreur, la radio se met à diffuser du Mozart. Une musique céleste retentit dans le pub et comme l'écrit Leys, elle ne passe pas inaperçue : les gens s'arrêtent de causer, relèvent le nez de leur bière, ils ont l'air de se demander ce qui arrive, d'attendre que cette erreur s'arrête, mais elle ne s'arrête pas. La grande musique prend son temps, s'élève de plus en plus, le ciel s'installe — jusqu'à ce qu'une voix furibonde déclare : « Changez de chaîne, voyons ! » avec l'approbation générale. Le tenancier du pub trouve aussitôt un programme de muzak, et tout rentre dans l'ordre. La conclusion de Simon Leys est implacable : ce n'est pas que les gens ne remarquent pas la beauté, c'est qu'elle leur est insupportable.

Au début de mon discours, je vous disais que Simon Leys était toujours vivant et que je le sentais dès que j'écrivais. Pourquoi est-ce que je ne le sens jamais autant que quand j'écris ? Parce que même si ce qui me tient lieu d'œuvre est sans aucune proportion avec l'œuvre de Leys, quand j'écris, à mon très humble niveau, j'essaie d'être limpide, j'essaie de ne pas sombrer dans les élucubrations

idéologiques, et surtout j'essaie de demander au tenancier du pub de remettre le programme précédent, celui qui diffusait une musique miraculeuse, parce que les minorités méritent d'être défendues et parce que je ne suis sûrement pas la seule à aimer la beauté.

Copyright © 2015 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer ce discours :

Amélie Nothomb, *Discours de réception. Séance publique du 19 décembre 2015 [en ligne]*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2015. Disponible sur : <www.arlfb.be>